

# Le Dit du Vieux Marin

En sept parties

Facile credo, plures esse Naturas invisibiles quam visibiles in rerum universitate. Sed horum omnium familiam quis nobis enarrabit ? et gradus et cognationes et discrimina et singulorum munera ? Quid agunt ? quae loca habitant ? Harum rerum notitiam semper ambivit ingenium humanum, nunquam attingit. Juvat, interea, non diffiteor, quandoque in animo, tanquam in tabulâ, majoris et melioris mundi imaginem contemplari : ne mens assuefacta hodiernae vitae minutiis se contrahat nimis, et tota subsidat in pusillas cogitationes. Sed veritati interea invigilandum est, modusque servandus, ut certa ab incertis, diem a nocte, distinguamus.

T. Burnet, *Archaeol. Phil.*, p. 68

## Argument

Comment un navire, après avoir passé la Ligne, fut conduit par des tempêtes dans les froides Contrées qui s'étendent vers le Pôle Sud, et comment de ce lieu il fit route vers les Latitudes tropicales du Grand Océan Pacifique ; et des choses étranges qui advinrent, et de quelle manière le Vieux Marin s'en revint en son propre Pays.

## Première partie



est un Marin d'âge très avancé,  
Il en arrête un parmi trois.  
« Ô barbe grise à l'œil étincelant,  
Tu veux m'arrêter, et pourquoi ?

Un vieux Marin rencontre trois Gentilshommes invités à un festin de noces, et en retient un.

- 5 Chez le marié la porte est grand ouverte,  
Et je suis de ses parents proches ;  
Les hôtes sont rendus, la fête est prête,  
Et tu peux entendre la noce. »

- Il le tient avec sa main décharnée,  
10 Il dit : « Il était un bateau. »  
« Au large ! Lâche-moi, vieille barbe grise ! »  
Sa main retomba aussitôt.

- Il le tient de son œil étincelant —  
Le Convive cesse son jeu,  
15 L'écoute comme un enfant de trois ans :  
Le vieux Marin a ce qu'il veut.

Le Convive est ensorcelé par l'œil du vieux coureur des mers, et contraint d'entendre son récit.

- Le Convive est assis sur une pierre :  
Il est bien forcé d'écouter ;  
C'est ainsi que poursuit ce vieil homme,  
20 Le Marin à l'œil enflammé.

« Sous les vivats, le bateau sort du port.  
Nous nous enfonçons tout gaillards  
Dessous l'église, dessous la colline,  
Au-dessous du sommet du phare.

25 Le Soleil se levait côté bâbord,  
De l'océan il émergeait !  
Et radieux il brillait, puis sur tribord  
Dans l'océan redescendait.

Le Marin raconte comment le bateau fit voile vers le sud, par bon vent et beau temps, jusqu'à atteindre la Ligne.

30 Plus haut, plus haut il montait chaque jour,  
Jusqu'à midi coiffer le mât. »  
Le Convive se frappa la poitrine,  
Car lors le basson résonna.

35 La mariée est entrée dans la grand-salle,  
Comme une rose elle est rougie ;  
Hochant la tête vont la précédant  
Les ménétriers réjouis.

Le Convive entend la musique nuptiale ; mais le Marin poursuit son récit.

40 Le Convive se frappa la poitrine,  
Mais est bien forcé d'écouter.  
C'est ainsi que poursuit ce vieil homme,  
Le Marin à l'œil enflammé.

« Puis alors surgit le Vent de tempête,  
Fort et tyrannique il se fit :  
Frappant de ses ailes irrésistibles,  
Vers le sud il nous poursuivit.

Le bateau est drossé par une tempête vers le pôle sud.

45 Les mâts penchés, la proue dans l'eau enfouie,  
Tel ceux qui, pressés de coups et de cris,  
Trouvent encor l'ombre de l'ennemi  
Et vers l'avant tendent le front,  
Le bateau cinglait, le vent rugissait,  
50 Et vers le sud, oui, nous fuyions.

Vinrent lors et le brouillard et la neige,  
Et prodigieux devint le froid.  
Hautes comme le mât, vert d'émeraude,  
Des glaces flottaient çà et là.

55 Dans la bourrasque, les falaises neigeuses  
Répandaient un éclat blafard ;  
Pas une forme d'homme ni de bête :  
De la glace pour tout regard.

Le pays des glaces et des bruits effrayants, où il n'y avait rien à voir de vivant.

60 De la glace d'un côté comme l'autre,  
Partout de la glace à foison,  
Qui craquait, grognait, grondait, rugissait,  
Comme dans une pâmoison !

65 À la fin nous croisa un Albatros,  
Il surgit dans le ciel brumeux ;  
Et le saluant comme une âme chrétienne,  
Nous criâmes le nom de Dieu.

Jusqu'à ce qu'un grand oiseau de mer, appelé l'Albatros, vint à traverser le brouillard neigeux, et fût reçu avec grande joie et hospitalité.

70 Il mangea des mets inconnus de lui,  
Et resta autour à voler.  
La glace se fendit — bruit de tonnerre —  
Et le barreur nous fit passer !

Puis un bon vent du sud se mit d'arrière ;  
L'Albatros suivit notre train,  
Et chaque jour, pour manger ou jouer,  
Il vint à l'appel des marins !

Et voici que l'Albatros se révèle oiseau de bon augure, et suit le navire dans son retour vers le nord à travers le brouillard et les glaces flottantes.

75 Brume ou nuage, sur la toile ou le mât,  
Il percha durant neuf vèprées,  
Comme la Lune luisait toute blanche  
Dans le brouillard et ses fumées.

— Que Dieu te sauve, ô toi le vieux Marin !  
80 De ces démons qui te harassent !  
Pourquoi ce regard ? — De mon arbalète  
J'ai abattu notre Albatros.

Le vieux Marin, contre  
les lois de l'hospitalité,  
tue le saint oiseau de  
bon augure.

## Deuxième partie

Le Soleil lors se levait sur tribord,  
De l'océan il émergeait  
85 Dans les brumes encore, et sur bâbord  
Dans l'océan redescendait.

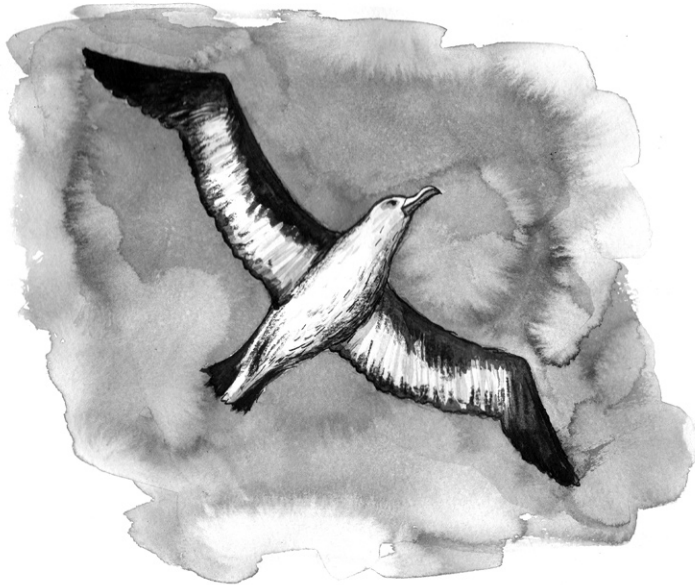
Et le bon vent du sud soufflait encore,  
Mais d'oiseau, il n'en était point  
Qui chaque jour, pour manger ou jouer,  
90 S'en vint à l'appel des marins !

Et j'avais fait une chose infernale,  
Le malheur ce leur porterait :  
Car tous disaient que j'avais tué l'oiseau  
Grâce auquel la brise soufflait.  
95 Ah misérable ! dirent-ils, tuer l'oiseau  
Grâce auquel la brise soufflait !

Ses camarades se récrient  
contre le vieux Marin,  
lui reprochant d'avoir  
tué l'oiseau de bonne  
fortune.

Ni vague ni rouge, vraie tête de Dieu,  
Le glorieux Soleil se leva :  
Tous dirent lors que j'avais tué l'oiseau  
100 Qui apportait brume et brouillas.  
C'était justice de tuer ces oiseaux  
Qui apportent brume et brouillas.

Mais une fois le brouillard  
dissipé, ils justifient cela  
même, et se rendent ainsi  
complices du crime.



La brise soufflait, l'écume volait,  
Le sillage allait librement ;  
105 Nous étions les premiers à pénétrer  
Dans ce silencieux océan.

La belle brise se maintient;  
le bateau pénètre dans  
l'Océan Pacifique, et fait  
voile vers le nord, jusqu'à  
atteindre la Ligne.

Tomba la brise, les voiles tombèrent,  
Il faisait un triste accablant ;  
Et nous ne parlions plus que pour briser  
110 Le silence de l'océan !

Le bateau soudain s'est  
vu encalminé.

Dans un ciel brûlant qui semblait de cuivre,  
Tout juste au-dessus de la hune,  
Le Soleil sanglant perchait à midi,  
Pas plus grand que ne l'est la Lune.

115 Et jour après jour, et jour après jour,  
Nous restâmes encalminés ;  
Aussi figés qu'un dessin de navire  
Sur un océan dessiné.

De l'eau, de l'eau, de l'eau, partout de l'eau,  
120 Et les planches racornissaient ;  
De l'eau, de l'eau, de l'eau, partout de l'eau,  
Nulle goutte ne nous restait.

Et l'Albatros commence  
à être vengé.

Les profondeurs mêmes se pourrissaient :  
Ô Christ ! Faut-il donc de tels lieux ?  
125 Oui-da, de visqueuses choses à pattes  
Rampaient sur l'océan visqueux.

Autour, en une cohue tournoyante,  
La nuit, les feux de mort dansaient ;  
L'eau, comme les huiles d'une sorcière,  
130 Verte, et bleue, et blanche brûlait.

Et certains dans leurs songes reconurent  
L'Esprit qui nous affligeait là ;  
Par neuf brasses de fond il nous suivait  
Depuis la neige et le brouillas.

Un Esprit les avait suivis ;  
un des habitants invisibles  
de cette planète, qui ne sont  
ni anges ni âmes défuntes ;  
au sujet desquels on peut  
consulter Josèphe, le savant

juif, et Michel Psellos, le platonicien de Constantinople. Ils sont très nombreux, et il n'est pas  
de climat ou d'élément qui n'en ait un ou davantage.

135 Et chaque langue, en cette aridité,  
Se flétrissait jusqu'à la souche ;  
Nous ne pouvions parler, comme étouffés  
Avec de la suie plein la bouche.

Ah ! jour de malheur ! quels regards mauvais  
140 Des jeunes et vieux je reçus !  
À la place de la croix, l'Albatros  
Autour du cou me fut pendu.

Les camarades d'équipage,  
en leur âpre détresse, vou-  
draient bien rejeter toute la  
faute sur le vieux Marin : en  
signe de quoi ils suspendent  
l'oiseau mort autour de son cou.

### Troisième partie

Un temps épuisant passa. Chaque gorge  
Était toute parcheminée.  
145 Un temps épuisant ! un temps épuisant !  
Les yeux se voilaient, exténués,  
Quand en regardant vers l'ouest, dans le ciel,  
Je vis quelque chose approcher.

Le vieux Marin aperçoit un  
signe sur les éléments.

D'abord, ce parut une menue tache,  
150 Puis ce parut une nuée ;  
Cela bougeait, bougeait, et prit enfin  
Quelque forme, eus-je la pensée.

## Le Dit du Vieux Marin

Tache, nuée, forme, eus-je la pensée !  
Et toujours cela s'approchait :  
155 Comme en esquivant un esprit des eaux,  
Ce plongeait, louvoyait, virait.

La gorge asséchée, les lèvres grillées,  
Nous ne pouvions rire ou pleurer ;  
L'aridité nous rendait tous muets !  
160 Je mordis mon bras, le sang j'en suçai,  
Et dis : « Une voile ! une voile ! »

La gorge asséchée, les lèvres grillées,  
Hagards ils m'ouïrent crier.  
« Grand merci ! » grignèrent-ils en leur liesse, Un éclair de joie ;  
165 Et aussitôt le souffle en eux se presse,  
Comme s'ils étaient tous à boire.

« Regardez ! (dis-je) elle ne louvoie plus !  
Mais au secours s'en vient vers nous.  
Elle s'avance tout droit sur sa quille,  
170 Marchant sans brise ni remous ! »

La vague à l'ouest était toute enflammée,  
Le jour était presque fini !  
Presque sur la vague à l'ouest reposait  
Le brillant Soleil élargi ;  
175 Quand l'étrange forme vira soudain,  
Et devant le Soleil se mit.

Sitôt le Soleil fut rayé de barres,  
(Mère des cieus, porte-nous grâce !)  
Comme s'il guignait derrière une grille  
180 De sa large et brûlante face.

À mesure qu'il se rapproche,  
il lui semble que c'est un  
bateau, et au prix d'une  
lourde rançon, il libère  
sa parole des entraves  
de la soif.

Suivi d'horreur. Car peut-  
elle être un bateau, cette  
chose qui avance sans  
brise ni remous ?

Il lui semble que ce n'est  
que le squelette d'un  
bateau.



- Hélas ! (pensai-je, et mon cœur battait fort)  
 À quelle vitesse elle arrive !  
 C'est sa voilure qui brille au Soleil,  
 Tremblant en filandres chétives ?
- 185 C'est donc là sa membrure où le Soleil  
 Guignait comme par une grille ?  
 Et cette Femme, est-ce tout l'équipage ?  
 Est-ce une Mort ? et seraient-elles deux ?  
 Avec, c'est la Mort qui voyage ?
- 190 Ses lèvres étaient rouges, ses regards fiers,  
 Ses boucles étaient jaune d'or,  
 Et sa peau de la lèpre avait le blanc :  
 Ce cauchemar était Vie-dans-la-Mort,  
 Qui de l'homme gèle le sang.
- 195 La carcasse nue passa tout du long,  
 Et les deux formes jouaient aux dés ;  
 En sifflant trois fois, celle-ci s'écrie :  
 « Le jeu est fini ! J'ai gagné ! »
- 200 Le Soleil plonge ; les étoiles s'élancent :  
 D'un seul bond viennent les ténèbres ;  
 Dans un long murmure sur l'océan,  
 Disparut le vaisseau funèbre.
- 205 Nous écoutions en guettant alentour !  
 La peur à mon cœur, comme à une coupe,  
 Le sang de ma vie buvait !  
 La nuit épaisse étouffait les étoiles,  
 Sous sa lampe le barreur luisait pâle ;  
 Des voiles la rosée gouttait —  
 Jusqu'à ce qu'à l'est grimpe à l'horizon
- 210 La Lune cornue ; dans sa pointe basse,  
 Une étoile seule brillait.

Et ses côtes ont l'air de  
 barres sur la face du Soleil  
 couchant. La Femme-  
 Spectre et sa compagne  
 la Mort, et personne  
 d'autre à bord du ba-  
 teau-squelette.

Tel vaisseau, tel équi-  
 page !

La Mort et la Vie-dans-  
 la-Mort ont joué aux dés  
 l'équipage du bateau, et  
 celle-ci gagne le vieux  
 Marin.

Point de crépuscule à la  
 cour du Soleil.

Au lever de la Lune,

- L'un puis l'autre sous la Lune à l'étoile,  
 Sans même le temps d'un soupir,  
 Tous tournèrent dans une angoisse affreuse  
 215 Leur œil vers moi pour me maudire.
- Quatre fois cinquante hommes bien vivants  
 (Et nul soupir je n'entendis)  
 Lourdemment tombèrent dans un bruit sourd,  
 L'un puis l'autre, en masse sans vie.
- 220 Les âmes s'envolèrent de leurs corps,  
 Vers le ciel ou vers l'oubliette !  
 Et chaque âme, en passant auprès de moi,  
 Sifflait comme mon arbalète !»

L'un après l'autre,

Ses camarades tombent  
 morts.

Mais la Vie-dans-la-Mort  
 commence son ouvrage  
 sur le vieux Marin.

### Quatrième partie

- «Tu me fais peur, ô toi le vieux Marin !  
 225 J'ai peur de ta main décharnée !  
 Et tu es long, et très maigre, et très brun,  
 Comme est la grève côtelée.
- J'ai peur de toi et de ton œil brillant,  
 De ta main brune décharnée.»  
 230 «Ne crains rien, ne crains rien, toi le Convive !  
 Car ce corps-ci n'est point tombé.
- Tout seul, tout seul, absolument tout seul,  
 Sur un vaste, vaste océan !  
 Et jamais un saint ne prit en pitié  
 235 Ma pauvre âme dans les tourments.

Le Convive redoute que  
 ce ne soit un Esprit qui  
 lui parle.

Mais le vieux Marin l'assure  
 de sa vie corporelle, et  
 poursuit en relatant son  
 horrible pénitence.

Ô ces hommes si nombreux et si beaux !  
 Et tous morts ils étaient gisants ;  
 Et mille milliers de choses visqueuses  
 Vivaient ; et moi pareillement.

240 Je regardais l'océan pourrissant,  
 Les yeux vite j'en détournais ;  
 Je regardais sur le pont pourrissant,  
 Et là les hommes morts gisaient.

Je regardais les cieux, voulant prier :  
 245 Avant même que ma prière  
 Eût jailli, un chuchotement damné  
 Desséchait mon cœur en poussière.

Je fermai les paupières, les tins closes :  
 Dans les globes mon pouls battait ;  
 250 Le ciel et la mer, la mer et le ciel  
 Pesaient comme un fardeau sur mon œil las,  
 Et les morts à mes pieds gisaient.

La froide sueur s'écoulait de leurs membres,  
 Sans qu'ils pourrissent ni ne sentent :  
 255 Le regard duquel ils me regardaient  
 Perdrait en son épouvante.

Une malédiction d'un orphelin  
 Damnerait un esprit de saint,  
 Mais oh ! combien plus horrible est encore  
 260 Celle dans l'œil d'un homme mort !  
 Sept jours, sept nuits, je les vis me maudire,  
 Et pourtant je ne pus mourir.

Il honnit les créatures  
 du calme,

Et envie que celles-ci  
 doivent vivre, alors que  
 tant gisent morts.

Mais la malédiction vit  
 pour lui dans l'œil des  
 morts.

Sans tarder nulle part, toujours mouvante,  
 La Lune gravissait le ciel.  
 265 Avec douceur elle montait, montait,  
 Une étoile ou deux auprès d'elle. —

ciel bleu leur appartient : c'est le repos qui leur est assigné, et leur pays natal et leur séjour naturel, où elles entrent sans être annoncées, en maîtres que l'on attend assurément mais dont pourtant la venue amène une joie silencieuse.

Dans sa solitude immobile,  
 il s'émeut devant la Lune  
 voyageuse, et les étoiles  
 qui toujours demeurent  
 et toujours pourtant se  
 meuvent ; et partout leur

Ses rayons narguaient la baille étouffante,  
 Tels la gelée blanche d'avril ;  
 Mais dessous l'ombre énorme du navire,  
 270 Les eaux ensorcelées brûlaient toujours  
 D'un terrible rouge immobile.

Par delà même l'ombre du navire,  
 Je regardais les serpents d'eau :  
 Ils se mouvaient en traînées blanchoyantes,  
 275 Et quand ils se dressaient, cette lueur fée  
 Retombait en flocons pâlots.

Au clair de la Lune, il observe les créatures du grand calme que Dieu a faites.

Au sein même de l'ombre du navire,  
 J'admiraient leur riche parure :  
 Bleus, vert lustré, et d'un noir de velours,  
 280 Ils roulaient et nageaient ; chaque traînée  
 Éclatait comme un feu d'or pur.

Heureux êtres vivants ! aucune langue  
 N'en saurait dire la féerie ;  
 Un flot d'amour jaillit depuis mon cœur,  
 285 Et sans savoir je les bénis ;  
 Pour sûr, mon bon saint me prit en pitié,  
 Et sans savoir je les bénis.

Leur beauté et leur bonheur.  
 Il les bénit en son cœur.

Au même instant je pus enfin prier ;  
Et de mon cou se libérant,  
290 L'Albatros vint à tomber, et coula  
Comme du plomb dans l'océan.

Le sortilège commence  
à se rompre.

### Cinquième partie

Oh, le sommeil ! C'est une douce chose  
Que d'un pôle à l'autre on réclame !  
Que soit louangée la Reine Marie !  
295 Des cieux elle envoya le doux sommeil  
Qui se glissa dedans mon âme.

Les baquets futiles qui sur le pont  
Étaient demeurés tant de nuits,  
Je les rêvai tout remplis de rosée,  
300 Et je m'éveillai sous la pluie.

Par la grâce de la très sainte  
Mère, le vieux Marin est  
rafraichi par la pluie.

Mon gosier était froid, mouillées mes lèvres,  
Mes habits pleins d'eau étaient lourds ;  
Assurément j'avais bu dans mes rêves,  
Et mon corps s'abreuvait toujours.

Je bougeai, sans pouvoir sentir mes membres.  
J'étais si léger — pour un peu,  
Je me serais cru mort en mon sommeil,  
Devenu esprit bienheureux.

Et bientôt j'entendis un vent rugir ;  
310 Je ne le vis point approcher,  
Mais sa rumeur vint ébranler les voiles  
Toutes fines et desséchées.

Il entend des bruits et  
voit des spectacles et des  
perturbations étranges dans  
le ciel et les éléments.

Les hauteurs de l'air soudain prirent vie !  
Et cent brillants drapeaux de feu  
315 Tout autour s'élançaient de çà, de là !  
Et blêmes, scintillant de çà, de là,  
Les étoiles dansaient entre eux.

Ainsi que joncs, les voiles soupirèrent  
Comme le vent rugit plus fort ;  
320 Et la pluie tombait d'un nuage noir,  
Et la Lune était à son bord.

L'épais nuage noir lors se fendit,  
La Lune encore à son côté :  
Tels des eaux lancées de quelque haut roc,  
325 Les éclairs sans cesse tombaient en bloc  
Comme un large fleuve encaissé.

Le vent jamais n'atteignit le bateau,  
Le bateau s'ébranla pourtant !  
Sous la lueur des éclairs et de la Lune,  
330 Des morts vint un gémissement.

Les corps de l'équipage  
du bateau sont animés par  
des esprits, et le bateau  
s'ébranle.

Ils gémirent, frémirent, se levèrent,  
Sans bouger les yeux ou parler ;  
C'eût été chose étrange, même en rêve,  
De voir tous ces morts se lever.

335 Le barreur à son poste, le bateau  
 Sans nul vent reprit son voyage ;  
 Les marins, à leur place accoutumée,  
 Vinrent manœuvrer les cordages,  
 Levant leurs bras tels des outils sans vie —  
 340 Eux, moi, quel horrible équipage !

J'étais près du corps du fils de mon frère,  
 Son genou tout contre le mien ;  
 Nous tirâmes ensemble à une corde,  
 Pourtant le corps ne me dit rien. »

345 « Tu me fais peur, ô toi le vieux Marin ! »  
 « Ô Convive, reste serein !  
 Ce ne sont ces âmes enfuies en peine  
 Qui dedans leurs corps défunts s'en reviennent,  
 Mais une troupe d'esprits saints.

Mais point par les âmes  
 des hommes, ni par des  
 démons de la terre ou  
 du milieu des airs, mais  
 par une troupe bénie  
 d'esprits angéliques,  
 envoyés d'en haut de  
 par l'invocation du saint  
 patron.

350 Car à l'aube, laissant tomber leurs bras,  
 Autour du mât ils s'assemblèrent ;  
 Des mélodies lentement de leurs bouches  
 Montèrent, puis leurs corps quittèrent.

Avant de s'élancer vers le Soleil,  
 355 Chacune flotta alentour ;  
 Et lentement les mélodies revinrent,  
 Mêlées ou chacune à son tour.

Parfois j'entendais chanter l'alouette,  
 Comme en gouttes tombant des cieux,  
 360 Parfois tous les petits oiseaux du monde ;  
 Comme ils semblaient remplir la mer et l'air  
 De leur babillage harmonieux !

Tantôt c'est comme un concert d'instruments,  
 Tantôt comme un seul flageolet ;  
 365 Et maintenant, c'est un chant angélique  
 Qui les cieux mêmes rend muets.

Il prit fin ; mais les voiles continuèrent  
 Jusqu'à midi leur bruit plaisant,  
 Comme d'un ru caché sous le feuillage  
 370 En un mois de juin verdoyant,  
 Qui toute la nuit aux bois endormis  
 Chante son air paisiblement.

Jusqu'à midi nous cinglâmes en paix,  
 Sans la moindre brise pourtant :  
 375 Le navire voguait lent et tranquille,  
 Poussé d'en dessous vers l'avant.

Sous la quille par neuf brasses de fond,  
 Depuis la neige et le brouillard,  
 L'esprit glissait ; c'était lui qui faisait  
 380 Aller le bateau de ce pas.  
 À midi les voiles firent silence,  
 Le bateau avec s'arrêta.

L'Esprit solitaire du pôle  
 sud transporte le bateau  
 jusqu'à la Ligne, obéissant  
 à la troupe angélique,  
 mais réclame toujours  
 vengeance.

Le Soleil tout juste au-dessus du mât  
 L'avait rivé à l'océan ;  
 385 Mais un instant plus tard il s'ébranla  
 D'un pénible et court mouvement —  
 En arrière, en avant, à mi-longueur,  
 D'un pénible et court mouvement.

Alors, comme on lâche un cheval qui piaffe,  
 390 Le bateau soudain fit un bond :  
 Ce me fit monter le sang à la tête,  
 Et je tombai en pâmoison.

Combien de temps je demeurai ainsi,  
 Je ne saurais point l'assurer ;  
 395 Mais avant mon retour à la vie vraie,  
 J'entendis et discernai dans mon âme  
 Deux voix dans l'air à se parler.

« Est-ce lui ? » dit l'une. « Est-ce bien cet homme ?  
 Par celui qui mourut en croix,  
 400 Cet homme avec sa cruelle arbalète  
 Abattit l'Albatros benoît.

Les démons qui accompagnent l'Esprit du Pôle, habitants invisibles des éléments, partagent son grief ; et deux d'entre eux se racontent l'un à l'autre qu'une longue et lourde pénitence pour le vieux Marin a été accordée à l'Esprit du Pôle, qui s'en retourne vers le sud.

Cet esprit qui habite en solitaire  
 Parmi la neige et le brouillard  
 Aimait cet oiseau qui aimait cet homme  
 405 Qui d'une flèche le perça. »

L'autre voix était de note plus douce,  
 Aussi douce que la miellée.  
 Elle parla : « L'homme a fait pénitence,  
 Et n'a point fini d'expier. »

## Sixième partie

*Première voix*  
 410 « Mais dis-moi, dis-moi, poursuis ton discours,  
 Toi qui réponds si doucement —  
 Qu'est-ce qui fait donc filer ce bateau ?  
 Et qu'est-ce que fait l'océan ? »

*Seconde voix*  
 « Figé tel l'esclave devant le maître,  
 415 L'océan de souffle est privé ;  
 Vers la Lune dans un parfait silence  
 Son grand œil brillant est tourné —

Pour savoir son chemin — car c'est bien elle  
 Qui le guide, calme ou furieux.  
 420 Vois, frère ! comme elle abaisse sur lui  
 Ses regards doux et gracieux. »

### *Première voix*

« Mais qu'est-ce qui fait filer ce bateau  
 Sans vague, sans un souffle d'air ? »

Le Marin a été plongé dans une transe ; car la puissance angélique fait filer le vaisseau vers le nord plus vite qu'une vie humaine ne le saurait supporter.

*Seconde voix*  
 « L'air se fend devant lui à son approche,  
 425 Et puis se referme derrière.

Volons, frère, volons ! plus haut, plus haut !  
 Ou bien nous n'arriverons point :  
 Ce bateau musera, quand finira  
 L'ensorcellement du Marin. »

430 Je m'éveillai, et vis que nous voguions  
 Comme par temps paisible et doux :  
 La nuit était tranquille sous la lune ;  
 Les morts ensemble étaient debout.

Le mouvement surnaturel se ralentit ; le Marin s'éveille, et sa pénitence reprend.

Ils étaient tous ensemble sur le pont —  
 435 Un charnier mieux leur convenait !  
 Tous me fixaient de leurs regards de pierre,  
 Qui sous la Lune scintillaient.

L'angoisse, la malédiction, la mort  
 Jamais ne s'en étaient allées :  
 440 Je ne pus détacher mes yeux des leurs  
 Ni les élever pour prier.

## Le Dit du Vieux Marin

Puis ce charme fut rompu ; à nouveau  
Je contemplai l'océan vert,  
Regardant au loin, mais ce qu'autrement  
445 J'aurais vu, je ne le vis guère.

Tel celui qui, plein de peur et d'effroi,  
Sur une route solitaire,  
Se tourne une fois puis repart,  
Sans plus regarder en arrière ;  
450 Car il sait qu'un démon épouvantable  
Marche tout près de lui derrière.

Mais bientôt, un vent me souffla dessus,  
Sans faire bruit ni mouvement :  
Il ne laissait en passant sur la mer  
455 Nul signe d'ombre ou d'ondolement.

Il jouait dans mes cheveux, touchait ma joue,  
Ainsi qu'au pré la brise flue —  
Bien qu'il se mêlât étrange à mes peurs,  
C'était comme une bienvenue.

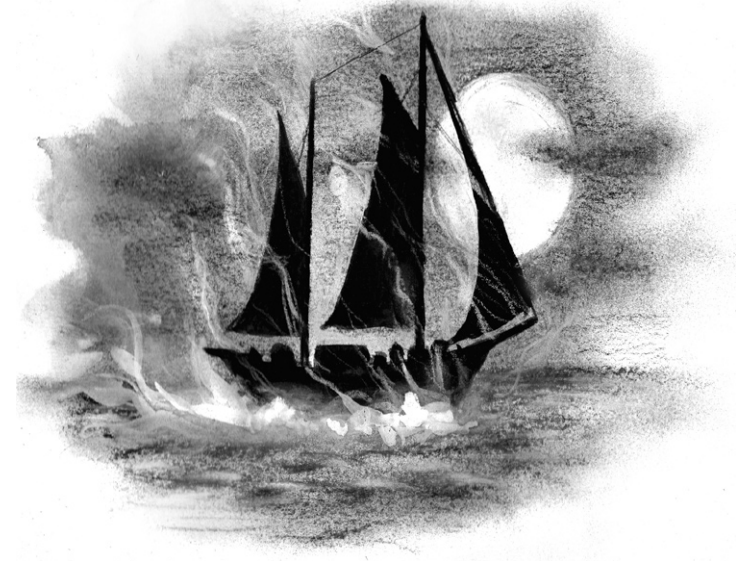
460 Vite, vite se pressait le bateau  
Qui voguait paisible pourtant ;  
Légère, légère soufflait la brise,  
Mais sur moi-même seulement.

Oh ! Rêve de joie ! est-ce le sommet  
465 Du phare que je vois ici ?  
Est-ce bien la colline ? Est-ce l'église ?  
Est-ce donc mon propre pays ?

En dérivant, nous franchîmes le môle,  
Et dans mes sanglots je priais —  
470 Ô permets-moi de m'éveiller, mon Dieu !  
Ou fais que je dorme à jamais.

La rade était d'une clarté de verre  
Tant la mer était lisse et une !  
Et sur la baie, la silhouette lunaire  
475 Reposait dans le clair de lune.

La malédiction est enfin  
expiée.



Et le vieux Marin aperçoit  
son pays natal.

Le rocher resplendissait, et l'église  
 Dressée dessus pareillement :  
 Le clair de lune baignait de silence  
 La girouette sans mouvement.

480 La baie, dans cette lumière muette,  
 Luisait blanche, lorsque soudain  
 En surgirent de nombreuses figures,  
 Des ombres teintées de carmin.

Guère éloignées de la proue se tenaient  
 485 Ces ombres de carmin vêtues :  
 Alors je tournai mes yeux vers le pont —  
 Ô Christ ! ce que j'y aperçus !

Chaque corps gisait, étendu sans vie,  
 Et, j'en jure la Sainte Croix !  
 490 Un homme de lumière, un séraphin,  
 Sur chaque corps se tenait droit.

Tous les séraphins agitaient la main :  
 C'était une vision des cieux !  
 Dressés comme des signaux vers la terre,  
 495 Ils resplendissaient merveilleux.

Tous les séraphins agitaient la main ;  
 Il ne venait d'eux nulle voix —  
 Nulle voix ; mais sur mon cœur ce silence  
 Comme une musique coula.

500 Mais bientôt j'entendis le choc de rames,  
 Et du Pilote le salut ;  
 Malgré moi, ma tête se détourna,  
 Et une barque m'apparut.

Les esprits angéliques  
 quittent les corps dé-  
 funts,

Et apparaissent sous  
 leurs propres formes  
 de lumière.

J'entendis le Pilote avec son Mousse  
 505 Qui se dépêchaient d'arriver.  
 Grand Dieu du Ciel ! c'était là une joie  
 Que les morts ne pouvaient briser.

J'en vis un troisième, je l'entendis :  
 Le bon Ermite, c'est sa voix !  
 510 Il chante à pleins poumons ses hymnes pieux  
 Qu'il va composant dans le bois.  
 Il lavera du sang de l'Albatros  
 Mon âme et la confessera.

### Septième partie

Ce bon Ermite demeure en ce bois  
 515 Qui descend jusque vers la mer.  
 Comme il élève fort sa belle voix !  
 Il aime à causer avec les marins  
 Venant d'une lointaine terre.

Matin, midi et soir il s'agenouille  
 520 Sur son prie-Dieu bien rebondi :  
 C'est la mousse qui couvre tout entière  
 La souche du chêne pourrie.

L'esquif s'approcha, je les entendis :  
 « En vérité, c'est étonnant !  
 525 Où donc sont toutes ces belles lumières  
 Qui nous faisaient signe à l'instant ? »

L'Ermite du Bois,

« Étonnant, ma foi ! » répondit l'Ermite.  
 « Notre appel n'est pas retourné !  
 Les planches ont l'air gauchi ! Et ces voiles,  
 530 Toutes fines et desséchées !  
 Je n'ai jamais rien vu qui leur ressemble,  
 Sinon peut-être la jonchée

S'approche du bateau plein  
 de saisissement.

De vieux squelettes brunâtres de feuilles,  
 Dans mon bois, le long du ruisseau,  
 535 Lorsque le lierre est tout chargé de neige,  
 Et la chouette ulule vers le loup  
 Qui dévore le louveteau. »

« Seigneur Dieu ! l'aspect en est démoniaque,  
 (Dit le Pilote en hésitant)  
 540 Il me fait peur. — Souque donc, souque donc ! »  
 Lui dit l'Ermite avec allant.

La barque se rapprocha du bateau ;  
 Je ne parlai ni ne frémis ;  
 La barque vint tout près sous le bateau,  
 545 Aussitôt un bruit retentit.

Toujours plus fort et plus épouvantable,  
 Sous les eaux longtemps il gronda :  
 Il parvint au bateau, fendit la baie ;  
 Comme plomb le bateau coula.

Le bateau sombre tout  
 soudain.

Étourdi par ce bruit fort et terrible,  
 Choquant le ciel et l'océan,  
 Comme celui d'un noyé de sept jours  
 Mon corps flottait en dérivant ;  
 Mais vite comme en rêve vint la barque,  
 555 Et je me retrouvai dedans.

Le Marin est sain et sauf dans  
 la barque du Pilote.

Au-dessus du tourbillon du naufrage,  
 La barque tourna sans répit.  
 Puis tout fut calme, hormis que la colline  
 Répétait encore le bruit.

560 Je murmurai — le Pilote cria  
 Et dans un spasme s'évanouit ;  
 Le saint Ermite éleva son regard,  
 Priant d'où il était assis.

Je pris les avirons ; alors le Mousse,  
 565 Qui est aujourd'hui dérangé,  
 Partit d'un long et fort éclat de rire  
 En roulant des yeux égarés.  
 « Ha ! ha ! » fit-il « je le vois clairement,  
 Le Diable sait comment ramer ! »

570 Et maintenant, dans mon propre pays,  
 Je retrouvai la terre ferme !  
 L'Ermite sortit de l'embarcation,  
 Ne tenant debout qu'avec peine.

« Confesse-moi, confesse-moi, saint homme ! »  
 575 L'Ermite se signa au front.  
 « Dis-moi vite », fit-il, « je te l'ordonne :  
 Quelle sorte d'homme es-tu donc ? »

Le vieux Marin implore  
 instamment l'Ermite  
 de le confesser ; et la  
 pénitence de vivre s'abat  
 sur lui.

Aussitôt ma carcasse fut tordue  
 Et déchirée d'affres terribles,  
 580 Qui me forcèrent à dire mon conte,  
 Puis après me laissèrent libre.

Depuis, ces affres, à une heure incertaine,  
 Ressurgissent et me dominant :  
 Jusqu'à la fin de mon horrible conte,  
 585 Mon cœur brûle dans ma poitrine.

Et de temps à autres au  
 cours de sa vie à venir,  
 une grande angoisse le  
 contraint à voyager de  
 terre en terre.

Je vais, comme la nuit, de terre en terre ;  
Mes mots ont un curieux pouvoir ;  
À l'instant même où je vois son visage,  
Je reconnais l'homme qui doit m'entendre :  
590 À lui je conte mon histoire.

Quel tintamarre éclate à cette porte !  
Les convives sont arrivés ;  
Mais la mariée et les filles d'honneur  
Sont sous la tonnelle à chanter.  
595 Écoute aussi la clochette des vêpres  
Qui sonne et m'invite à prier !

Ô Convive ! Cette âme s'est trouvée seule  
Sur un vaste, vaste océan :  
Dans une solitude telle que Dieu même  
600 Y semblait à peine présent.

Ô plus doux que le festin du mariage,  
Bien plus doux m'est d'aller ainsi,  
De marcher tous ensemble vers l'église  
Dans une belle compagnie !

605 De marcher tous ensemble vers l'église,  
Et tous ensemble d'y prier,  
Comme chacun s'incline vers son Père,  
Vieillards, bambins, amis aimants et chers,  
Jeunes gens et filles enjouées !

610 Adieu, adieu ! Mais je te dis ceci,  
À toi, Convive de ces fêtes !  
Il prie bien, celui-là qui aime bien  
Et l'homme, et l'oiseau, et la bête.

Et à enseigner, par son propre exemple, l'amour et le respect pour toutes les choses que Dieu a faites et qu'il chérit.

Il prie au mieux, celui qui aime au mieux  
615 Tous les êtres grands et petits ;  
Car le Dieu de charité qui nous aime  
Tous les a faits et les chérit. »

Le Marin, dont l'œil est étincelant,  
Dont la barbe est blanchie par l'âge,  
620 Est parti ; et voici que le Convive  
Quitte la porte et le mariage.

Il s'en fut étourdi, comme celui  
Qui de son sens est orphelin ;  
Et c'est en homme plus triste et plus sage  
625 Qu'il se leva le lendemain.

